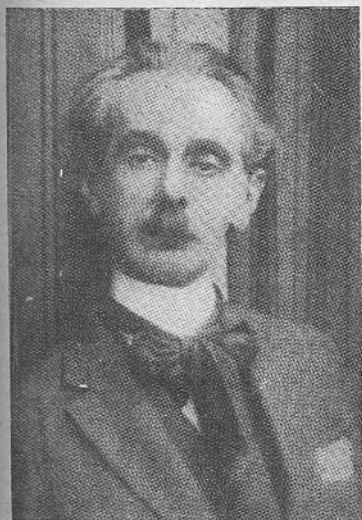


En entretien avec... LOUIS DE SERRES



LOUIS DE SERRES

A deux pas de la salle redevenue Pleyel, plus près encore de la maison chinoise — la plus grande de Paris et de France — qui étage ses toits rouges aux bords retroussés à l'angle des rues de Courcelles et Rembrandt. Le cabinet de travail du maître : sanctuaire musical où règne un grand piano à pédalier surélevé, comme symboliquement, et que tapissent les partitions parmi lesquelles on devine des merveilles. En sentinelle sur le piano, un chat jadis familier, aujourd'hui empaillé, brague son regard amical et rassurant sur les élèves éventuellement sujets au trac. Quelques paysages au mur, d'un dessin précis et fouillé, d'une tonalité où dominent les noirs, rappellent la manière de Théodore Rousseau ; ce sont des œuvres de M. d'Arnal de Serres, le père du musicien, qui peignit pour sa satisfaction personnelle et n'exposa pas... Les de Serres portent le nom de leur terroir originel, le village de Serres, à 6 kilomètres de Vigan (Gard).

A mes questions d'ordre musical, le maître, dont la bienveillance est connue, répond avec une abondance spontanée, rapide, courant dans lequel la

seule modestie met quelques remous parmi lesquels il m'est loisible de pêcher :

— ...Né en 1864, j'ai fait mes premières études musicales à Lyon et les ai poursuivies au Conservatoire de Paris, dans la classe de Guiraud. Celui-ci, qui professait l'une des classes de composition parallèlement à celle de Massenet, n'avait pas la notoriété brillante de son illustre confrère, mais c'était un excellent musicien, très instruit en son art et professeur particulièrement attentif à ses élèves, dont les meilleurs lui ont gardé un souvenir d'affectueuse reconnaissance.

Mes principaux camarades, à cette époque, s'appelaient Paul Dukas, Alfred Bachelet, André Gédalge, Mlle Hedwige Chrétien... Mais, bien plus que Guiraud, mon véritable maître fut César Franck, dont la classe d'orgue était devenue par la force des choses et le rayonnement naturel de son titulaire (en dépit d'une défaveur officielle patente) le « véritable centre des études de composition au Conservatoire » (l'expression est de Vincent d'Indy). Non que Guiraud et Massenet n'enseignassent pas la composition, mais une composition limitée, tendue par une tradition impérieuse vers les seules formes dramatiques de la musique, plus spécialement encore vers la Cantate et le Concours de Rome, considéré comme le couronnement exclusif et idéal des études musicales... Avec Franck, au contraire, c'était la grande tradition classique : Bach, Haydn, Mozart, Beethoven, qui, timidement encore, mais avec un prestige incomparablement supérieur, s'offrait à l'enthousiasme de la jeunesse laborieuse. J'ai été présenté à Franck et introduit dans sa classe par Vincent d'Indy en 1884 ; là, j'ai connu ou retrouvé les futurs compositeurs : H. Letocart, J. Jemain, Erlanger, Bordes, Georges Marty, Ropartz... les organistes Dallier, Casajus, Ad. Marty ; Georges Caussade, duquel j'ai corrigé les premiers devoirs d'harmonie. Gabriel Pierné nous avait devancés, dont le souvenir s'attestait par son nom gravé sur l'un des soufflets de l'orgue. Il y avait une seconde classe d'orgue, professée par Guilmant, qui poussait plutôt à la virtuosité instrumentale.

Pour ma part, je devins bientôt élève particulier de Franck, venant chercher mes leçons dans la célèbre maison du Boulevard St-Michel où il a passé les vingt-cinq dernières années de sa vie. Ce n'était plus un groupement tel que celui constitué par Franck, dès 1863, autour de Duparc, mais des leçons individuelles, et de quelle précieuse qualité : personne ne s'entendait comme Franck à guider, soutenir, encourager les élèves, à leur inspirer cette légitime confiance en soi dont certains ont plus particulièrement besoin. La mort prématurée de Franck, le 8 novembre 1890, des suites d'un banal accident, fut pour moi un coup très dur... Et bientôt après, le mouvement de rénovation musicale qui devait aboutir, en 1896, à la fondation de la Schola Cantorum, m'ouvrait une voie nouvelle,

celle de l'enseignement dans laquelle la composition personnelle était plus ou moins sacrifiée. C'est pourquoi j'ai peu écrit...

M. de Serres montre une modestie véritablement sans seconde vis-à-vis de ses œuvres personnelles, et ce ne sera pas trop du concours de quelques-uns de ses amis, collègues, élèves, pour parvenir à établir la petite liste suivante, en l'attente d'une plus complète.

Pour orchestre : *Les Caresses*, poème symphonique inspiré, non, comme on serait porté à le croire, du célèbre recueil, à peu près contemporain, de J. Richepin, mais d'un poème, beaucoup plus réservé, de Sully-Prudhomme : exécuté aux Concerts d'orchestre de la Société Nationale ; un *Andante Pathétique*, exécuté dans les mêmes conditions ; *Le Jour des Morts* (texte de G. Vanor). Beaucoup de mélodies, avec ou sans accompagnement d'orchestre. Les unes groupées en séries (*Le Jardin clos* : cinq poèmes de Ch. van Lherberge, le délicat poète wallon qui a inspiré à G. Fauré *La Chanson d'Eve* ; *Les Heures Claires* : 6 poèmes d'E. Verhaeren), les autres détachées : *Sub urbe* (Verlaine), *L'éveil de Pâques* (Verhaeren)....

Des chœurs : *Nuit d'été*, pour voix de femmes, texte de P. Bourget ; *Aux morts pour la Patrie*.

Musique religieuse : *Ave verum* (4 v.), *Tantum ergo* ; *Uxor tua* ; *A Marie consolatrice* (cantique) ; plusieurs autres motets...

— « ...J'ai été très lié avec Fauré, déjà désigné par un large assentiment comme protagoniste d'un groupe qui visait à réagir contre la facilité massenétique par des méthodes de travail plus patientes, plus scrupuleuses ; — et avec le scrupuleux par excellence, le grand inquiet, dans le plus noble sens du terme, que fut Ernest Chausson. Il était mon voisin, Boulevard de Courcelles, d'où de fréquentes rencontres, et les réunions de la Société Nationale se tenaient, alors, chez lui. Un jour je le rencontrai dans un état d'animation contrastant avec sa réserve habituelle ; il me dit : « Maintenant, j'ai confiance en moi... je fais quatre choses à la fois... je me lance... » ...Et dans la même semaine je recevais la nouvelle de sa mort si tragiquement imprévue (Été 1896).

Compagnon de toute la vie de V. d'Indy depuis la camaraderie initiale, collaborateur primordial à la direction de la Schola Cantorum, puis héritier de cette même direction, personne n'apparaît plus qualifié que M. de Serres pour nous donner sur le grand disparu une note psychologique dont son futur biographe nous devra le juste développement :

Objet d'un culte bien naturel de la part de ses élèves et collaborateurs directs, V. d'Indy n'aurait pas été, de son vivant, bien compris ni suffisamment apprécié par la plupart des autres : outre la part commune de difficultés, de luttes dévolues à tous les grands créateurs, et plus spécialement dans l'ordre de la musique dramatique et du théâtre, les querelles d'écoles, de chapelles, d'opinions ont été longtemps comme centralisées autour de lui, avec une apreté dont la presse d'avant-guerre nous garde un témoignage déjà bien anachronique. Après 1918, ce fut un long ostracisme, heureusement passager coïncidant avec l'action de ce que M. Ravel appelé l'équipe ou la génération des « démolisseurs »... — Deux traits de son caractère, mûrement observés, peuvent jeter quelque lumière sur ce sujet : une fermeté du sentiment religieux qui l'a fait tenir bien à tort par quelques-uns pour un sectaire borné ; une autorité naturelle développée par l'usage que, non moins inexactement, on a qualifié parfois de despotisme ; une franchise intransigente, abrupte qui, dans l'état actuel des mœurs intellectuelles, devait lui faire à peu de frais des ennemis irréconciliables ; vis-à-vis de ses familiers mêmes, une certaine timidité essentielle qui a souvent été interprétée à tort comme insensibilité, sécheresse, égoïsme... Il est remarquable que la biographie de Vincent d'Indy n'ait pas encore été écrite (du moins, publiée), alors que nombre de vivants, même de jeunes, ont la leur suffisamment à jour : la brochure de Borgex, première en date n'est qu'une blquette, d'ailleurs aimable et l'ouvrage — à sujet limité — de M. Aug. Sérieyx s'arrête à 1914 et au « *Chant de la Cloche* ».

Personne ne serait actuellement plus apte que M. de Serres à diriger la rédaction de l'ouvrage, de préférence collectif, qui réaliserait cet important desideratum de la littérature musicologique. Puissent ses occupations, actuellement si absorbantes (*), le lui permettre quelque prochain jour...

J. BAUDRY.

(*) M. L. de Serres est Directeur de l'Ecole César Franck née, comme chacun sait, de la scission qui s'est produite au sein de la Schola dans la première quinzaine de décembre 34, et organiste titulaire de l'église Saint-Joseph (la seule église anglaise catholique de Paris).